

uni action

Les révolutionnaires sont finalement devenus les plus arriérés de tous les Occidentaux sans cesser d'être les plus perturbateurs.
Auguste Comte

Rédaction :
Paul-Eugène Rochat
7, ch. de Grande-Rive, Lausanne

Administration :
Jean-Philippe Chenux
4, av. Edouard-Rod, Lausanne

Dépôt Légal
Bib. Cantonale et Univers.
Palats de Rumine
Lausanne

Paraît 10 fois par an
Abonnement annuel :
Fr. 3.-
CCP II 224 94 Lausanne

REVUE ETUDIANTE D'ACTION CIVIQUE

A la douche !

Comment se porte le progressisme ? Fort bien, ma foi. Il prospère dans certains grands journaux avec de surprenantes bénédictions. Et sur nos ondes nationales, d'étranges cuisiniers assaisonnent à leur façon le menu du (Krout)chef !

A Genève, Walter Weideli - que les milieux anticommunistes présentaient comme un collaborateur culturel de l'extrême-gauche voici de nombreuses années déjà - a été chargé, par un privilège inexplicable, de composer une pièce pour le 150e anniversaire de l'entrée de la République genevoise dans la Confédération. Il a écrit un « Banquier sans visage » qui a soulevé un beau tollé (coût du « machin » : 350 000 fr.).

A Lausanne, Gérard Valbert, travaillant dans le prêt-à-porter d'un prix de revient plus modeste (coût : 100 000 fr. « seulement ») nous offre pour la « Journée officielle vaudoise » un « Davel » où le major est comparé à... Lumumba !

Sur les ondes de Sottens et dans l'hebdomadaire « Radio-TV », Claude Mossé, toujours présent là où il y a un micro à saisir ou une plume à se mettre, se liquéfie d'admiration devant le poète communiste Aragon, chante - si l'on peut dire - de la Guépéou et apologiste de la terreur rouge. On songe aux mots de Malaquais qui après avoir dû parler d'Aragon, disait : « Et maintenant, je vais me rincer la bouche et me laver les mains ».

Pour Claude Mossé, un simple rinçage ne suffit pas : une douche s'impose !

Comme chacun sait, « Gulliver » effectuée à l'Expo des « sondages » dans la population suisse. L'un de nos amis, pour rendre la politesse au « bon géant », a eu la curiosité de « sonder » « Gulliver ». Il a rempli plusieurs questionnaires, de toutes les façons imaginables.

Il a entre autres, remis à la machine un questionnaire complété de la façon la plus violemment révolutionnaire, antinationale

De Gulliver...

et antichrétienne, se moquant systématiquement des valeurs traditionnelles et déclarant que le communisme ne serait pas une mauvaise chose pour notre pays. Dans ce cas (et dans ce cas seulement) « Gulliver » lui a répondu qu'il était parfaitement équilibré et d'une culture au-dessus de la moyenne !

Un calculateur IBM ne « pense » pas tout seul. Au départ, il faut le préparer. Et nous serions curieux de connaître les noms de ceux qui ont collaboré à cette préparation.

Au même chapitre, signalons que parmi les journaux exposés sous verre et décrivant « l'alunissage » imaginaire de deux cosmonautes, on trouve la... « VOIX OUVRIERE » !!! (représentant sans doute la presse... étrangère). Etait-il indispensable d'exposer ça ?

On nous affirme même que les journaux relatant l'alunissage de Spencer et Novikov auraient été préalablement sollicités. Le journal moscoutaire aurait donc été contacté par la direction de l'EXPO ! Ce serait vraiment un MAXIMUM !

Enfin, tout - ou presque - a été dit sur la journée « vaudoise » et plus particulièrement sur le navet géant de Gérard Valbert (Friedli dit) : « La révolution de Davel ». Nous avons prévu, il y a un an, ce qui s'est produit et mis en garde contre les dangers qu'il y a à faire « représenter » notre pays par des farceurs de ce calibre.

Les « responsables » qui, aujourd'hui, pleurent comme des crocodiles en affirmant « qu'ils ne pouvaient pas prévoir » n'ont très exactement que ce qu'ils méritent ! L'exemple devrait servir de leçon.

En attendant, d'honnêtes et de vrais gens de théâtre (il y en a encore dans ce pays) ont été discrédités auprès du public pour qui un « spectacle offert par des artistes locaux » risque de devenir synonyme de « four ». Et de vrais artistes risquent d'attendre longtemps avant d'obtenir des subsides. Les Ch. Apothéloz, A. Knapp, J. Adout, G. Valbert et Cie sont des gens

à Davel

dangereux et il est temps que les artistes de chez nous se rendent compte du préjudice que ces gauchistes sectaires leur portent.

Il en est du théâtre comme des libertés ou de la justice sociale. Les progressistes sabotent systématiquement ce qu'ils prétendent servir.

UNIAC

Europe et Fédéralisme par Suzette MONOD	p. 2
Nos échos	p. 3
Le Jura par Gabriel MARTIN	p. 4

Europe et fédéralisme

Suzette Monod — qui a rédigé le présent article — Henri Hillebrand et P.-E. Rochat représentaient UNI-ACTION au Xe Congrès du Mouvement Fédéraliste Européen qui s'est déroulé à Montreux en avril dernier.

La grande salle des Congrès, aux fauteuils verts et rouges était fraîche, presque froide, mais l'atmosphère très intellectuelle et les premiers exposés peu intéressants provoquèrent sans doute la somnolence des deux messieurs, derrière moi, à gauche, puis les légers ronflements d'un troisième auditeur, à ma droite. Ainsi se construisait l'Europe fédérale...

Le programme de cet après-midi montreusien était chargé et j'ai dû partir, à mon grand regret, avant l'exposé de M. Fresnay sur « La France actuelle et l'Europe ». Je n'ai pu entendre non plus M. Spinelli, qui devait parler de « L'Europe en face de la prolifération nucléaire », ni, peut-être, d'autres personnes non inscrites au programme. Des six sujets traités, auxquels nous reviendront, sans respecter d'ailleurs leur ordre chronologique, trois méritent surtout de retenir l'attention : ceux qu'abordèrent Mme Hersch et MM. Rieben et Alexandre Marc.

Nous reprocherions à M. Bauer, président central de l'Union européenne des Fédéralistes suisses, et à un professeur de Heidelberg, dont le nom nous a échappé, d'avoir trop parlé, l'un de la Suisse, l'autre, de l'Allemagne, exemples de fédéralisme, sans doute, mais sujets assez connus et frôlant un peu, parfois, le gargarisme national. M. Serafini, lui, défendait « un Front démocratique européen », et s'aventurait sur un terrain très glissant. On attendait des précisions quant à ces notions dangereuses, redoutables, de FRONT et de DÉMOCRATIE, puis la confrontation du front démocratique avec la conception fédéraliste de l'Europe, mais M. Serafini planait dans le brouillard, ce qui valut cette remarque piquante faite par un professeur à un autre, non loin de moi : « C'est jumeux comme la pipe de mon grand-père ».

M. Alexandre Marc, lui, défend le mouvement fédéraliste européen, car il apparaît comme étant

seul capable d'apporter une solution au problème de la crise totale de l'Europe. Cette « crise totale », c'est le fait, dit M. Alexandre Marc, que notre civilisation européenne est jugée, c'est-à-dire, mise en jeu. Elle est mise en jeu d'une manière très concrète par la menace de la liberté de l'homme responsable, menace arrivée à son paroxysme à l'Est, grandissante, à l'Ouest, à cause d'une centralisation et d'une administration toujours croissante. Enfin, notre civilisation est mise en jeu par le Tiers-Monde ; l'Europe est une caste, dit M. Alexandre Marc, le Tiers-Monde, une autre, immense et tentaculaire. Si l'Europe ne réalise pas son unité, si les Etats européens s'obstinent, comme la France, à trouver une solution nationale au problème du Tiers-Monde, au lieu de rechercher une solution européenne, ce sera bientôt la lutte de ces castes, lutte pire encore que celle des classes, de Karl Marx.

M. le professeur Rieben, suivant M. Alexandre Marc, cherche une solution économique au problème de l'avenir européen. Après avoir montré, par des chiffres éloquentes, la faiblesse de l'Europe à côté de l'économie américaine, faiblesse due exclusivement au manque d'unité de l'Europe, M. Rieben conclut que ce vieux continent qui a, dit-il, « LA MATIÈRE GRISE ET LES HOMMES », qui peut avoir un marché suffisant, doit s'unir ; de cette manière, il trouvera un instrument de travail ; de cette manière, il sera un contre-poids suffisant aux Etats-Unis, pour lesquels il présente un intérêt économique énorme ; de cette façon, il évitera de couler sous le choc du Tiers-Monde.

Ces deux orateurs s'attaquaient à l'Europe ; Mme J. Hersch, elle, avec finesse, avec humour et avec une grande clarté de vue, se penche sur l'Européen. « ÊTRE EUROPÉEN », pour Mme J. Hersch, « C'EST CONSENTIR A TOUT CE QUI A SUIVI LA POMME », c'est-à-dire, vivre pleinement

sa condition humaine. « Les Européens aiment le jardin d'Eden, mais à travers le monde où ils sont. » « Ils veulent vivre leur vie, éprouver leurs joies, souffrir leurs peines... L'Europe ne semble pas être une terre privilégiée des hommes, mais les Européens consentent à être des hommes, c'est-à-dire, à être imparfaits. Ils ne veulent pas une solution définitive et parfaite à l'histoire, ils seraient même peut-être empruntés d'avoir la fin de l'histoire. »

L'Européen ne veut ni supprimer l'individu, pour se fondre dans un tout, ni supprimer le mal. Il n'est pas en révolte constante, il pratique « l'incarnation », c'est-à-dire qu'il veut inscrire des « choses possibles dans le monde réel ». L'Européen accepte donc le monde, mais cette acceptation n'est pas fataliste, bien au contraire, elle est constructive : « L'Européen accepte le monde parce qu'il estime que ce monde peut être changé, est à changer ». Mais l'Européen se sent, en plus, « responsable de son monde, puis coresponsable de tout ce dont il est informé », et c'est de cette façon qu'il peut se mettre à l'échelon de l'univers.

Mais alors comment réaliser cette prise en charge de son monde ? Jeanne Hersch n'a qu'une réponse, claire, nette : par le fédéralisme. Le fédéralisme, c'est « une valorisation des efforts humains qui tendent à mettre en forme, dans des réalisations humaines, ce qui était autrement » ; c'est aussi l'art de « se pencher sur le donné pour le modeler » ; c'est encore l'amour de la diversité, et non pas la résignation à cette diversité.

Le fédéralisme de Mme Hersch est ainsi essentiellement dynamique, essentiellement réaliste aussi, c'est-à-dire cherchant « constamment à adapter le présent au monde humain ».

Puissions-nous méditer cette conception de l'Européen, du fédéralisme : respect de l'homme en tant qu'individu, acceptation de la condition humaine, mais recherche du mieux, amour de la diversité, prise en charge de son monde. L'Européen est avant tout un homme responsable ; ce n'est donc pas seulement cet affreux colonisateur, cause de tous les maux, et à qui l'on s'obstine à inculquer un sentiment stérile de culpabilité ; le fédéralisme n'est donc pas uniquement un nationalisme « égoïste », « rétrograde », « belliciste » ; merci à ceux qui ont le courage de le dire en public !

S. Monod.

LECTURES D'AUJOURD'HUI

par Henri HILLEBRAND

JACQUES CHARDONNE

Jacques Chardonne publie pour ses quatre-vingts ans son premier et son dernier livre. Écrit en 1904, « Catherine » a été oublié par l'auteur qui considérait « L'Épithalame » (1921) comme son premier ouvrage. Ce roman est fort court et très découpé. Un jeune homme cynique torture moralement une jeune fille pure. François et Catherine sont malades et se soignent en Provence. Le garçon veut séduire et capturer la fille. Il y parvient, renonce et part victorieux. Catherine a la force de se ressaisir au dernier moment. Elle reste cependant profondément blessée. Ce livre cruel intéresse mais laisse un sentiment pénible. Il tranche sur ceux de l'époque et Chardonne y étudie déjà les réactions d'un couple solitaire. Cependant, l'écrivain possède alors une intelligence desséchante et son style est encore trop dépouillé. La vie frémit par intermittence et passe par toute une série de gris avec une légère touche de rouge pervers mais le cœur ne bat pas.

Avec « Demi-jour », Chardonne met un point final à son œuvre. Cet essai intime est d'une grande perfection. « Le ciel dans la fenêtre » (1959) constituait la première partie d'une phrase musicale qui se veut fluide et douce. L'auteur nous livre ses réflexions sur la vie et la mort, sur ses amis, sur ses lecteurs et compose entre temps de courts romans ou de petites nouvelles dont la femme est le centre. Seul l'essentiel subsiste et il faut savoir lire un texte aussi transparent. Jacques Chardonne, le perfectionneur, nous laisse une œuvre complète parfaite et déjà classique.

(Éditions Albin Michel, 8 fr. le volume.)

MARCEL JOUANDEAU

Marcel Jouhandeau connaît une vieillesse féconde et publie chaque année plusieurs ouvrages. « Que tout n'est qu'allusion » et « Le bien

du mal » constituent les deux derniers volumes de ses « Journaliers ». Jouhandeau note chaque jour tout ce qui l'intéresse et publie le meilleur. Il nous parle d'Elise, de Céline, de ses animaux, de ses amis, et disserte en moraliste. Ses disputes avec sa femme sont célèbres comme l'est son amour pour sa fille adoptive et se prépare à bien mourir. A soixante-seize ans, Marcel Jouhandeau ne se lasse pas de noter et nous de le lire. Sincère écrivain, il nous donne avec « Descente aux enfers » un portrait impitoyable de son Chaminadour natal, du Guéret de la Marche, lors d'un séjour après 1945 et il est effrayé des changements partout éclatants et douloureux. Il y rencontre des parents, des amis et des ennemis que les circonstances ont transformés. Son enfance lui apparaît et les regrets sont nombreux. Cette recherche du temps perdu permet à l'auteur la peinture de jolies miniatures.

Ce disciple en immoralisme d'André Gide écrit une langue aussi pure que celle de son maître, un français classique. Son œuvre faite de morceaux très nombreux finira par ne former plus qu'un autour de celui qui a toujours voulu être et a été son propre portraitiste. Les multiples Marcel Jouhandeau de ses livres ne sont que les reflets du moi de l'écrivain. Pessimiste comme Chardonne, Jouhandeau peut être considéré comme le Narcisse de la littérature invertie de ce siècle.

(Éditions Gallimard, 10 fr. le volume.)

ÉCRITURE 1

Une magnifique lettre de Charles-Albert Cingria à Claudel unit poètes et romanciers, dans le 45e Cahier de la Renaissance Vaudoise, aux essayistes et critiques. Choisis et présentés par Bertil Galland, Jacques Chessex et Bernard Christoff, de nombreux textes inédits de nos meilleurs auteurs romands composent un

remarquable cahier de littérature. Il y a de très beaux vers de Philippe Jaccottet sur l'automne, de Maurice Chappaz sur la mort et sur la vie valaisanne. Georges Borgeaud conte une promenade avec Jacques Chessex qui disserte plus loin sur le dernier livre de Catherine Colomb ; celle-ci jette de « fuyardes étincelles » sur une étrange Estelle. Dédié à la mémoire d'Henry-Louis Mermod, le cahier s'ouvre sur un « Requiem » de Gustave Roud où l'eau et les arbres chantent la poésie de la terre. Jean-Luc Seylaz s'essaye sur Robert Pinget qui se défend par un « Interview II » dans le meilleur style « inquisitoire ». Jacques Mercanton nous parle de Perséphone et de Vienne alors que Jean Starobinski déroule des impressions fugitives sur Abu-Simbel, les ruines et le Piranèse. Le jeune poète de « Greffes », à l'abri d'une citation de Lucrèce, décrit certains lieux privilégiés en des termes recherchés. A Pierre-Alain Tâche succède un itinéraire à travers Paris que Léon Prébandier désire nous faire suivre ; je ne le suis pas tout à fait. Pour conclure, Gilbert Guisan nous présente un tableau assez terne de la littérature romande en 1900, et Jean-Charles Potterat le poète Georges Nicole. Une incursion dans la littérature allemande pour terminer ; Michel Dentan fait l'éloge de Robert Musil et Eugène Badoux nous livre une traduction d'un texte étonnant de Hugo von Hofmannsthal sur l'Allemagne et son âme. Tous ces noms, trop peu cités chez nous, pour vous faire voir la richesse de ce cahier complété encore par un dossier de notes critiques et une petite chronique burgonde. Nos auteurs ont enfin la tribune qu'ils méritent. A nous de les entendre. Nous aurons droit chaque année à un nouveau cahier. Alors, à 1965 !

(N° XLC des Cahiers de la Renaissance Vaudoise, 11, Place Saint-François, 12 fr. 60.)

NOS ECHOS - NOS ECHOS - NOS

De mieux en mieux

Tout porte à croire que la rédaction de la « Gazette littéraire » vient d'enrichir sa collection de cryptos d'un nouveau membre du feu « Mouvement Démocratique des Etudiants ». On y trouve en effet la signature d'un « Schwed » qui semble bien être M. Philippe Schwed, actuellement maître secondaire, et qui fut membre du dernier comité connu du MDE. C'est tellement énorme que les honnêtes gens n'ont même plus la force de s'indigner à mesure devant la colonisation progressiste de ce qui fut un grand journal.

Ils continuent néanmoins à se demander pourquoi les membres du conseil d'administration de la « Gazette » qui sont, jusqu'à preuve du contraire, des libéraux, font rédiger leur journal par des Yves Velan (issu de la Nouvelle Gauche socialiste et, préalablement, du POP), des François Rochat et Ph. Schwed (du MDE) et consorts, c'est-à-dire par des socialistes d'extrême-gauche, pour ne pas dire plus ! Ne serait-il pas honnête d'avertir franchement la clientèle de ce journal ex-libéral du changement d'orientation ?

Ajoutons encore que parmi les nouvelles acquisitions de la « Gazette » figure M. H. C. Tauxe, ancien chroniqueur dramatique de la « Feuille d'Avis », laudateur systématique du théâtre « engagé » (dans le « sens de l'histoire »), et qui devient « responsable culturel » de la « Gazette ». Ça promet !

Fine plaisanterie

La dernière de la « Gazette », à propos de Ch.-H. Favrod, pincé en flagrant délit de diffamation et contraint de se rétracter : « La bonne foi de notre collaborateur (Favrod !) ne peut être mise en doute !!! Ha ! Ha ! Ha !

Du nouveau à la parfumerie Mossé

A l'inépuisable chapitre « radiotage et téléfarces » : décernons un grand bocal de cornichons à M. Mossé, qui œuvre à Radio-Lausanne, pour son incroyable émission à la gloire d'Aragon. Cet aimable plaisantin a écrit dans le journal « Radio-TV » qu'il se dégageait des poèmes de cette CIGALE DU BARBELE qu'a toujours été l'inconditionnel stalinien Aragon, comme un « PARFUM DE LIBERTÉ » ! Citant Eluard, M. Mossé oublie de rappeler que c'est aussi Eluard qui présentait Aragon comme un « ARRIVISTE » « TIRANT TOUTE SA FORCE DE SES RENIEMENTS SUCCESSIFS ». M. Mossé prend décidément de bien vilains relents pour des parfums.

Tout de même, présenter l'aragonant auteur d'« Il nous faut un Guépéou » comme un homme de liberté et sur nos ondes ! M. Mossé croit-il que, dans ce pays, nous sommes aussi naïfs que ceux qui lui confient le micro ?

Mme Bloch-Dassault est enlevée par des gangsters. « C'est l'O. A. S. », proclame aussitôt la manchette de la « Tribune de Lausanne ». « Rien à voir avec l'O. A. S. », reconnaît toute la presse le lendemain. Bien entendu, pas une seconde, la « TdL », prise une fois de plus en flagrant délit de propagation de fausse nouvelle, n'a songé à s'excuser auprès de ses lecteurs. Quant au

« Losannova

Tribuniska »

« conseil d'honneur » des journalistes, récemment fondé, on se demande quand il interviendra s'il ne le fait dans un cas pareil !!!

ZOOLOGIE

Une triste concession

On ne s'attaque pas à un géant tant qu'on le sait fougueux et plein d'énergie ; on attend un peu de fatigue. L'Exposition est trop neuve, elle va faire vivre pendant six mois trop de personnes pour que l'on trouve audience à certaines critiques. Critiques ? Non ! Constatations !... Nous taisons donc le gaspillage et l'absence de coordination révoltants, les centaines d'heures de travail inutiles, parce que, les plans particuliers et généraux ne correspondant pas, il fallait démolir le lendemain ce qui avait été fait la veille, les milliers de francs d'indemnité versés à Knle et à d'autres maisons parce qu'on les a fait attendre des jours et des jours, en vain ; les tonnes d'asphalte et de béton coulées par erreur, donc perforées et déblayées quelques instants plus tard. Nous ne dirons rien de tout cela, parce que ce serait inutile, d'une part, mais surtout parce que, au fond, cette Exposition ne manque pas de forcer l'admiration. Songez-y donc ! En 1964, en pleine folie de l'UNIVERSEL, en pleine crise d'ANTIMILITARISME, on s'offre une Exposition NATIONALE, avec un secteur MILITAIRE. Il faut, ma foi, un certain courage pour le faire. Qu'on ose parler de ce qui se fait sur ces 41 295 km², dans les secteurs primaires, secondaires, tertiaires, de ce que l'on prévoit pour défendre cet îlot de tranquillité, qu'on ose même en être fier et le montrer, alors qu'il est de bon ton de mépriser tout ce qui se réalise à l'ouest et chez soi, cela vous rend votre bonne humeur. Pour ne pas décrier cette atteinte au sens de l'histoire, les fameux maniaques du dénigrement national, les grands marcheurs pacifistes et athées qui ne craignent pas — opportunistes sans scrupules — de coucher à la caserne et à la maison de paroisse, quand ça les arrange, mais qui sont outrés qu'un Junker traîne une croix lumineuse, toute cette vermine anti-nationale doit trouver d'appréciables avantages économiques dans notre Exposition. Il faut dire qu'elle a été achetée, cette turbe, par une concession attristante, odieuse : le 1er mai était fête officielle, donc fête « nationale », puisque l'Exposition l'adopte. En vain ai-je feuilleté les dictionnaires historiques et biographiques suisses ainsi que ceux du Canton de Vaud, sous les rubriques : Mai, premier, fête, travail, dans l'espoir d'y découvrir une justification à cette manifestation. Serait-elle d'origine trop récente pour être mentionnée ? Non point, puisque, d'après le Grand Larousse en 10 volumes, elle remonte aux croyances du paganisme, puis, très précisément, à 1884. Il n'y a donc qu'une explication au mutisme des dictionnaires historiques : cette fête n'est pas du tout nationale. Le Grand Larousse encyclopédique affirme en effet que le 1er mai a été célébré à Chicago, pour la première fois, que cette date, a été marquée par de grandes grèves, aux E.-U., puis que cette journée devint une journée « INTERNATIONALE DE REVENDICATION DES TRAVAILLEURS », souvent « OCCASION DE RIXES VIOLENTES ». Le 1er mai est donc une fête internationale, socialiste autrefois, commémoration de grèves, de rixes ; et voilà ce que l'on érige en fête nationale ! Est-ce sottise, calcul ou lâcheté ? Il n'importe ! C'est une honte !

Suzette MONOD

LA SOURCE DE L'IDEAL

Toujours à l'affût de ce qui concerne le mouvement des idées en Suisse romande, UNI-ACTION a la chance de publier aujourd'hui une interview de M. Bobard, le pacifiste bien connu, fondateur et président de la FÉDÉRATION DES INTELLECTUELS PACIFISTES. C'est notre ami CASSANDRE qui parvint à obtenir cet entretien, dont nous offrons ici la primeur.

Cassandre : Cher Monsieur Bobard, vous militez depuis longtemps, je crois, dans les mouvements pacifistes...

Bobard : Depuis 1945, exactement.

Cassandre : Et avant ?

Bobard : Avant, je veux dire de 1938 à 1945, la Suisse risquait d'être attaquée par les Etats fascistes. Les préparatifs militaires étaient par conséquent légitimes et nécessaires. Les soutenir était un devoir, et ce devoir, Monsieur, je l'ai accompli.

Cassandre : Oui, je comprends ; mais aujourd'hui, la situation ne vous paraît-elle pas exiger certaines précautions comme en 1939 ?

Bobard : Sans aucun doute, mais les circonstances ne sont pas les mêmes. Il existe un bloc agressif, l'O. T. A. N., qui essaye de nous entraîner dans sa folle politique impérialiste ; en face, les nations éprises de paix, liées entre elles par le PACTE DE VARSOVIE, qui est uniquement défensif. Et comme la puissance des Etats socialistes oblige le bloc impérialiste à ne pas attaquer, le risque de guerre n'est pas grand. Mais il faut compter, évidemment, avec la folie de certains dirigeants capitalistes.

Cassandre : Votre mouvement, me disiez-vous, est rigoureusement neutre du point de vue politique. Mais vos propos ne révèlent-ils pas certaines préférences ?

Bobard : Je voudrais dissiper l'équivoque. Nous ne sommes pas engagés politiquement, je l'ai dit, en je le répète. Mais nous ne pouvons échapper à certaines évidences. Quoi qu'on pense du communisme, au sujet duquel je forme d'ailleurs quelques réserves, tout homme honnête constate que les Etats socialistes sont les seuls qui n'aient commis aucun acte d'agression depuis 1945. Je vous défie de prouver le contraire. Alors est-ce de notre faute si l'action positive pour la paix et le désarmement, action qui rejoint la nôtre, vient uniquement de ce côté-là ?

Cassandre : Certes, mais vos adversaires, davantage qu'une orientation politique, vous reprochent votre volonté de désarmer notre pays d'une manière unilatérale.

Bobard : Encore une calomnie ; on voit que les fascistes d'« UNI-ACTION » vous montent la tête. Lorsque vous reverrez ces mercenaires impérialistes atomico-fascistes, vous leur expliquerez : 1°) que nous sommes fort éloignés (mais oui), de préconi-

ser un désarmement total ; 2°) que nous nous inspirons de la plus pure tradition militaire suisse.

Cassandre : Excusez-moi ; n'êtes-vous pas en train de vous contredire ?

Bobard : Mais pas du tout ; écoutez-moi bien. Nous ne voulons pas supprimer, comme on nous en accuse, la défense nationale. Nous voulons la réformer, l'adapter à notre mentalité, à nos structures. C'est fort différent. Or la tradition suisse, à laquelle je me réfère, il y a un instant, nous fournit un exemple, celui de la Garde pontificale. Voilà le modèle à suivre, celui d'une armée peu coûteuse et qui ne constitue pas une menace pour la paix. Si nous imitons...

Cassandre : Cent soldats, un seul colonel, autant rien.

Bobard : Naturellement, il n'est pas question d'en arriver là. Du moment qu'il y a, du point de vue de la superficie, une incontestable différence entre le Vatican et la Suisse, les effectifs qui nous conviennent seront plus nombreux. Cinq mille hommes par exemple. Mais pour montrer notre bonne volonté, pour faire preuve, dans la discussion, d'un esprit positif, nous admettrions, à la rigueur, dix mille hommes. Vous admettez que ce n'est pas rien. Ni artillerie, ni chars, ni avions, ni fortifications : tout cela ne sert qu'à l'agression, et notre armée doit rester essentiellement défensive.

Cassandre : C'est là un projet hardi, original. Pensez-vous y intéresser le public ?

Bobard : Bien sûr ; du moment que nous sommes en démocratie, et que nous voulons agir selon les procédés démocratiques, nous visons à persuader les masses. Déjà les élites nous comprennent et nous assurent de leur appui. Des intellectuels éminents nous témoignent un vif intérêt.

Cassandre : Qui, par exemple ?

Bobard : Ainsi M. SAPAJOU, l'un des animateurs du théâtre en Suisse romande ; le grand romancier Jean-Louis, dont la première œuvre suscita récemment l'enthousiasme de la critique, en particulier dans la « GAZETTE DE LAUSANNE » ; ou encore PANURGE, l'éminent penseur de « COOPÉRATION », l'un des esprits les plus honnêtes et les plus indépendants qu'il y ait chez nous. L'adhésion de ces intellectuels toujours orientés dans le sens de l'histoire annonce l'inévitable adhésion du peuple.

Cassandre : Avez-vous déjà réfléchi à ce que nous ferons des économies réalisées sur le budget militaire ?

Bobard : Nous n'aurons que l'embaras du choix. Il faudra fonder un grand nombre de bibliothèques populaires. Déjà les Editions en langues étrangères, à Moscou, nous font des offres très intéressantes. Et surtout, comme le suggérait dans « COOPÉRATION » un Dominicain évolué, il y a l'aide aux pays en voie de développement. Bien sûr, nous ne pouvons aider tout le monde et il faudra choisir des pays offrant de sérieuses garanties démocratiques. Je pense à la Guinée, à Zanzibar, à Cuba, au Ghana. Nos longues luttes pour conquérir notre liberté nous rendent aptes à comprendre ceux qui combattent aujourd'hui contre l'impérialisme. Pourquoi ne pas leur venir en aide ? Ainsi nous pourrions assurer un soutien financier aux patriotes angolais, aux républicains espagnols, aux réfugiés portugais. Ce serait notre contribution active à la paix, à l'établissement d'un nouvel ordre mondial fondé sur la fraternité entre les peuples.

Cassandre : Avez-vous participé à la marche de Pâques ?

Bobard : Bien sûr ; vous savez combien les pacifistes aiment qu'on les fasse marcher.

Cassandre : Au nom des lecteurs, merci, M. Bobard, merci ; et bon succès.

Cassandre.

LE JURA

« Le temps travaille pour lui »

par
G. MARTIN

Chère gratuité

Le « JOURNAL DE GENÈVE » du 28.2.1964 publie une information, en provenance de Varsovie, qui nous apprend ceci : désormais les jeunes universitaires seront envoyés en province où ils devront travailler pendant trois ans au minimum dans des fabriques et exploitations diverses. Cette mesure, nous dit-on, est due à la pénurie de personnel qualifié dans les usines de province. Cette loi, approuvée le 26.2.1964 par la Diète polonaise, entrera en vigueur le 30 juin. Tout refus d'accepter ce « séjour à la campagne » entraînera pour l'étudiant l'obligation de verser à l'Etat des sommes allant de 16 000 à 25 000 fr., soit des sommes qu'un étudiant ne peut payer.

Le système socialiste place l'étudiant pieds et poings liés sous la coupe de l'Etat. Se souvient-on de notre « Numéro-Bidon » du premier mai 1962, (imprimé sur papier rouge et censé être rédigé après la prise du pouvoir par les communistes) et de l'article de Cassandre annonçant le travail forcé des étudiants et de l'écho des « brigades de Bochuz » ? « Vous exagérez », ont peut-être pensé certains. Ils pourront constater qu'une fois de plus la réalité dépasse la fiction.

Lisez UNIAC, faites-le lire à vos amis.
ABONNEZ-VOUS en versant Fr. 3.- au
CCP II 22 494, Lausanne.

Les Jurassiens doivent remercier les trois hommes qui constituaient le FLJ aussi bien que les Bernois. Faire sauter des pétards est stupide mais cela a propulsé les Jurassiens au rang « d'interlocuteurs valables ». La presse romande a découvert qu'il existait un problème jurassien et que l'attitude imbécile des Bernois dans cette affaire comme dans beaucoup d'autres donnait raison aux séparatistes.

Le mouvement séparatiste a été relancé en 1947 et la jeunesse est derrière lui. Il possède de bons dirigeants, un journal et une foule d'adhérents enthousiastes à l'intérieur comme à l'extérieur du canton de Berne. Le temps travaille pour lui. Il ne s'occupe pas des querelles partisans ou religieuses et œuvre pour tous les Jurassiens qui se doivent de le soutenir.

Les Vaudois ont une dette vis-à-vis du Jura épiscopal qui a été cédé contre sa volonté à Berne en 1815 pour compenser la perte de Vaud et de l'Argovie par ce dernier. Nous avons attendu de 1536 à 1798 pour être délivré de LLEE de Berne. Nous pourrions et devrions aider les Jurassiens dans leur lutte actuelle. Ils ont toujours refusé de se considérer comme faisant partie du vieux canton et les tensions ont été nombreuses et violentes. Révoltes écrasées, pays occupé, élites dispersées et invasion germanique sournoise ont

caractérisé le XIXe siècle ainsi que la première moitié de ce siècle.

Le Jura est un pays apte à vivre par lui-même aussi bien économiquement que culturellement. Berne perdra sa première place dans la Confédération au profit de Zurich et nul ne s'en plaindra. Le Jura qui fera certainement son entrée à l'article premier de la Constitution de 1874 comme vingt-troisième canton, viendra renforcer le camp des cantons romands. Il faut œuvrer pour que cette entrée se fasse dans le calme et le respect de nos structures fédéralistes.

La Suisse doit montrer, surtout en cette année de l'Exposition nationale, qu'elle est capable de résoudre le seul véritable problème intérieur qui se pose à elle. Nos principes ne doivent pas seulement servir à faire de beaux discours mais aussi permettre de résoudre nos problèmes. Le fédéralisme est la seule voie possible pour trouver une solution équitable à ce cas majeur. Dans le respect des véritables intérêts de Berne et du Jura, il y a urgence à trouver une solution. Nos voisins nous observent, car le Jura, comme le Val d'Aoste, le Tyrol du Sud et la Wallonie, est une minorité que l'on ne respecte pas. Et cela en Suisse !

G. M.